

HISTOIRE ET MÉMOIRE DES CRIMES ET GÉNOCIDES
NAZIS (Bruxelles, 23-27 novembre 1992)
Les héritiers et leurs taches¹

PAR

YANNIS THANASSEKOS

Directeur de la Fondation Auschwitz

Il y a une question centrale qui sous-tend non seulement tous nos travaux de cette semaine, mais aussi l'ensemble des discussions des vingt dernières années autour des crimes et génocides nazis, à savoir la place qu'occupera demain dans la conscience individuelle et collective, la mémoire de cet événement perçu et posé comme une expérience historique extrême, comme une rupture radicale de civilisation. Tous s'accordent pour dire que la compréhension claire et lucide de cet événement est essentielle pour l'intelligence du XXe siècle et que cette compréhension est au coeur de toute interrogation sérieuse sur la modernité. La 'querelle des historiens' en Allemagne, les questions et les inquiétudes qu'elle a suscitées, attestent bien la portée des enjeux décisifs qui s'y jouent. Nous savons que l'usage public de l'histoire et de la mémoire constitue, ici comme ailleurs, un facteur déterminant dans la formation des identités dont la quête est l'une des activités fondamentales de l'individu et des collectivités. Et cette question, c'est-à-dire la façon dont l'histoire et la mémoire de cet événement capital travaille les identités et par conséquent les perceptions du passé et les projets d'avenir, ne concerne pas seulement et de façon vitale l'Allemagne; toute l'Europe est directement impliquée et qui plus est, dans le contexte d'un

1. Deze tekst was de laatste interventie van het colloquium en bevat de conclusies van het colloquium. Deze tekst verscheen eerder in het *Bulletin van de Auschwitzstichting*, 1993, 35, pp. 79-86.

siècle finissant marqué de tensions, de bouleversements, d'effondrements, de dislocations et de résurgences qu'il est inutile de rappeler ici.

Il est sans doute impossible de répondre avec certitude à cette question mais nous pouvons néanmoins esquisser certaines tâches qui nous incombent non seulement si l'on veut lutter contre l'oubli - ce qui revient à adopter une stratégie essentiellement défensive - mais aussi si l'on désire doter cette mémoire d'outils et d'instruments susceptibles de la hisser au statut d'un référent incontournable pour les générations à venir.

Deux tâches globales, me semble-t-il, doivent retenir toute notre attention.

1. Il faut tout d'abord surmonter *l'antinomie* entre Histoire et Mémoire. Nous en avons amplement discuté durant ce Congrès. On peut certes, épiloguer longuement sur les succès, les possibilités, les promesses et les espoirs parfois déçus qu'a fait naître en la matière l'histoire nouvelle; le risque demeure toutefois, si l'on reprend la discussion dans les termes où elle a été posée jusqu'ici,² de s'enfermer dans un débat essentiellement méthodologique avec les impasses qu'une telle confrontation pourrait entraîner. Aussi, mieux vaut affronter directement cette difficulté sur le terrain même de la recherche empirique. Non pas certes qu'il faille négliger ou évacuer les questions théoriques et méthodologiques - absolument pas - mais parce que nous nous trouvons véritablement devant une urgence extraordinaire, celle que nous pose la perspective inéluctable de la disparition des témoins. En effet, la teneur du problème qui nous préoccupe nous offre une possibilité inouïe de revisiter de façon

2. Je pense ici à une certaine histoire orale posée comme alternative à l'histoire dite officielle, comme une 'contre-histoire' dont le projet serait de donner la parole aux 'exclus de l'histoire' en restituant une parole 'hors pouvoir' au moyen de la mise en valeur d'une mémoire 'par le bas', d'une mémoire 'venue d'ailleurs', les seules dont l'authenticité vraie serait garantie. Très souvent ces discussions étaient marquées par des oppositions très tranchées entre 'oralité et écrit', 'qualitatif et quantitatif', 'empathie et distanciation', etc., etc., des oppositions qu'il s'agit à mon sens de traiter de façon beaucoup plus nuancée.

radicalement nouvelle et d'un point de vue parfaitement empirique, les rapports complexes entre Histoire et Mémoire; de les revisiter avec un regard différent et nouveau, un regard instruit en quelque sorte à la fois par la radicalité intrinsèque de l'événement lui-même et par la présence, à nos côtés, des survivants.

Ceux-ci sont toujours parmi nous et se déclarent prêts à contribuer dans une telle perspective de travail. Le présent Congrès en a suffisamment administré la preuve, je pense. Aussi, ce serait une erreur impardonnable de notre part de ne pas saisir l'occasion unique qui nous est ainsi offerte pour capter cette mémoire, l'élaborer et l'intégrer de façon vivante dans la reconstruction historique de l'événement. Nous savons que les enjeux de cette mémoire ne sont pas seulement d'ordre éthique et émotionnel. Ils sont aussi de l'ordre de la connaissance et de la conscience historiques. Avant donc que les derniers témoins ne disparaissent, il nous faut multiplier nos efforts pour recueillir le maximum de matériaux, le maximum du contenu - particulièrement dense - de cette mémoire. Toutes sortes d'enquêtes - vous en avez donné de nombreux exemples - sont possibles dans ce domaine et nous ne pouvons que nous féliciter de la grande prédisposition et disponibilité dont font preuve à cet égard les survivants avec un courage, il faut le souligner, qui force véritablement l'admiration. Mais pour qu'un tel travail puisse aboutir, il y a, coté histoire et coté mémoire, quelques préalables. L'histoire pour commencer, devrait se donner les moyens, méthodologiques et épistémologiques s'entend, pour pouvoir prendre en charge - à sa charge - et intégrer dans son champ d'investigation, les multiples matériaux que peut nous fournir cette mémoire dès lors qu'elle est correctement questionnée, traitée et travaillée. Il va de soi que rien dans une telle opération - permettez-moi l'expression - de 'récupération' des matériaux de la mémoire, ne doit nuire à la rigueur et à la sévérité de la démarche historique. Mais rigueur n'est pas synonyme de fermeture, de verrouillage du champ. Pour pouvoir les intégrer, l'histoire doit s'ouvrir, en ouvrant son champ, à ce type de matériaux, matériaux qui ne lui sont pas coutumiers ou qu'elle regarde trop souvent avec scepticisme si ce n'est avec suspicion. Pour ce faire elle doit vaincre, il est vrai, beaucoup de résistances

'intérieures', des résistances inhérentes finalement à tout paradigme constitué. Je voudrais dire à l'histoire que dans ce combat difficile pour elle, elle peut vraiment compter sur l'amitié sincère de la mémoire. Elle trouvera en elle un allié sûr et précieux, un allié qu'elle ne doit pas sous-estimer.

Du côté de la mémoire maintenant les choses sont tout aussi difficiles sinon pas davantage encore. Les survivants n'avaient jamais imaginé - c'était pour eux impensable - qu'on allait un jour essayer non seulement de banaliser les crimes et génocides nazis, mais plus encore, de nier purement et simplement ce qu'ils ont vécu et vu de leurs propres yeux. Ils sont comme interdits devant cette situation qui constitue pour eux un deuxième traumatisme. Ils étaient persuadés que la perpétuation de leur mémoire était plus ou moins assurée en raison de la force de son contenu et de sa signification. Dans leur grande majorité ils n'ont donc pas pensé qu'il était nécessaire d'élaborer cette mémoire, de la thématiser, de l'organiser et de lui donner des instruments susceptibles de la rassurer en lui assurant sa pérennité envers et contre tout. Ils savent bien à présent et nous le savons avec eux, que nous devons faire face à des problèmes immenses aussi bien du point de vue de l'élaboration et de la préservation de cette mémoire que du point de vue de sa transmission. L'esprit commémoratif, dont l'importance n'échappe à personne - tant il est vrai qu'il concourt à la formation des représentations collectives - , n'a pas suffi et ne suffit pas à lui seul pour asseoir une mémoire ouverte, active et dynamique. Par ailleurs, dans une société devenue elle-même spectacle, qui fait de tout un spectacle, il est à craindre que mémoire et commémoration ne finissent elles aussi par intégrer le grand circuit de la mise en scène de l'éphémère. Il y a là un danger qu'il ne faut nullement négliger, car personne dans nos sociétés n'est épargné de l'illusion médiatique. D'autre part, les instrumentalisation partisans, hier et aujourd'hui, de la leçon d'Auschwitz, ne peuvent que jouer un rôle particulièrement néfaste si l'on veut préserver l'autonomie et la signification propre de cette mémoire. Aussi, il faut désormais envisager les choses d'une toute autre manière. Ceux qui se décident, parce qu'ils le considèrent indispensable, d'entreprendre un travail sur la mémoi-

re, sur cette mémoire, doivent, d'une certaine manière, prendre leçon, leçon de rigueur et de méthode, chez les historiens. Car, si l'on veut vraiment utiliser les multiples matériaux que celle-ci peut nous fournir à la fois pour élaborer une intelligibilité plus complète et plus riche de l'événement historique et pour fonder un message capable d'éclairer la conscience contemporaine et résister aux chocs et aux contrechocs de l'avenir, il nous faut établir des méthodes aussi rigoureuses que possible pour la questionner, apprendre à construire à son sujet des problèmes féconds, accepter enfin de soumettre à discussion critique les résultats de toutes nos enquêtes dans le but explicite de contrôler leur pertinence.³

C'est pourquoi nous avons toujours plaidé pour la constitution des 'milieux de mémoire' seuls susceptibles de réaliser un tel travail rigoureux et systématique. Dans ces milieux devraient collaborer étroitement les survivants, les historiens de métier et tous ceux qui, venus des disciplines les plus diverses, se proposent d'étudier, sous les angles les plus divers, la mémoire de notre temps à son point focal, celui des crimes et génocides nazis.

Sans une telle collaboration fructueuse entre histoire et mémoire, la première, science des actions humaines dans le temps, finirait par immobiliser l'histoire dans l'événement en banissant la recherche des causes et en éliminant la durée qui est toujours la durée d'un vécu, tandis que la seconde, privée de son socle historique, encourrait le risque certain de se voir fossilisée ou de devenir simple slogan manipulable à volonté.

2. La deuxième tâche consisterait non pas à dépasser mais à repenser l'*antinomie* - et les conflits qu'elle engendre - entre l'*universalité* et la *singularité* du phénomène. Nous connaissons bien les arguments évoqués de part et d'autre, inutile donc de les reprendre ici. Préconiser une position de 'juste milieu', ce serait prendre pour solution ce qui ne serait qu'un souhait purement théorique. Aussi, au

3. Y. THANASSEKOS. 'Prolégomènes pour une étude rigoureuse de la mémoire des crimes et génocides nazis'. *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, janvier-mars 1991, 3, pp. 7-20.

lieu de chercher à résoudre cette antinomie, mieux vaut peut-être chercher à rendre productifs, du point de vue de la connaissance s'entend, les tensions et les rapports qu'entretiennent ces deux perceptions - étant entendu évidemment que chacune d'elles se déclare prête à être soumise à examen critique.

J'avoue pour ma part, que cette antinomie est souvent mal posée ou, en tout cas, posée en termes assez ambigus. A ma connaissance, aucun des tenants de la thèse universaliste ne conteste - ce serait absurde - le fait inouï et incontestable - en quoi se résumerait pour certains la singularité du phénomène -, que l'écrasante majorité des victimes des exterminations systématiques perpétrées par les nazis étaient des Juifs et qu'elles furent désignées comme telles en cette qualité. Ici, il n'y a aucune antinomie possible. Ce serait factuellement absurde. L'antinomie commence ailleurs, au niveau des méthodes d'approche et des interprétations du phénomène, plus précisément au sujet de savoir s'il faut ou non *contextualiser* l'événement génocidaire en l'articulant étroitement à l'ensemble de la criminalité d'Etat du III^e Reich, s'il faut ou non parler des crimes *et* des génocides nazis, des camps de concentration *et* d'extermination, du programme d'euthanasie, de l'extermination des Tziganes, de l'extermination par le travail, autrement dit s'il faut ou non considérer cette expérience historique comme un *fait social total*, c'est-à-dire, pour reprendre l'idée de M. Mauses, comme un *fait social singulier* qui renvoie à l'ensemble d'un système et qui en dévoile les structures profondes.

Nous savons qu'une grande partie des débats autour d'Auschwitz est actuellement focalisée sur ce type de questions, questions que nous avons essayé d'aborder tout au long de nos travaux. Je n'y reviendrai donc pas. Toujours est-il qu'Auschwitz est devenu à présent le théâtre d'âpres confrontations entre plusieurs mémoires singulières, rivales et concurrentes: mémoire juive, mémoires nationales, mémoires patriotiques, mémoire antifasciste, mémoire de la Résistance, mémoire catholique, etc., chacune mobilisant ses présupposés, ses références, ses traditions, ses valeurs et ses stratégies, à des fins et à des objectifs propres. Il n'y a pas que l'affaire du Carmel qui atteste cette situation de tension extrême. L'effacement

des inscriptions des plaques du Monument International à Auschwitz, les réformes en cours dans la plupart des Musées sur les sites des anciens camps, la cadence des publications, articles, discours, discussions et colloques des dernières années, montrent bien l'ampleur des enjeux qui s'y jouent. Si, connaissant le contexte idéologique et politique actuel, de graves appréhensions subsistent quant à l'issue de ces confrontations 'mémorialistes', comment ne pas voir également que ces mêmes confrontations expriment aussi et à leur façon, la centralité, la vitalité que conserve encore et toujours cette mémoire, près d'un demi siècle après l'événement? Sous ce rapport cet éclatement polymorphe de la mémoire des crimes et génocides nazis est gros de virtualités. Il comporte pour commencer des dangers énormes parce qu'il crée l'espace où peuvent se déployer toutes sortes de stratégies, de tactiques politiciennes, de dérives, de dérapages, de manipulations et d'instrumentalisations de tout genre. Cela a été dit mais il est bon de le rappeler: Auschwitz n'appartient à personne en particulier - philosophie, idéologie, confession, ... - mais bien à la conscience de soi qui sait maintenant que sa négation absolue est inscrite en son être comme l'une de ses possibilités extrêmes. Aussi, la question se pose: les visées et les stratégies propres à chacune de ces mémoires qui se disputent aujourd'hui le 'territoire' d'Auschwitz finiront-elles par ruiner son 'extraterritorialité' intrinsèque et sa signification pour l'humanité toute entière? Tel est le grand danger.

Mais dans le même temps cette extraordinaire réactivation des mémoires singulières prouve de façon évidente que la conscience contemporaine - dans sa forme historique, éthique et politique - loin de s'être conciliée avec elle-même, loin de se détourner de ce miroir que constitue pour elle Auschwitz, cherche encore et toujours, fermement captée par son reflet mais sans en être paralysée ou bloquée, à se définir par rapport à lui. Aussi, sommes-nous peut-être devant l'ouverture d'une période nouvelle laquelle, par l'activation et la mobilisation de ces mémoires, pourrait aboutir à une appropriation plus élevée par la conscience de soi de cet enjeu, de ce symbole qu'est Auschwitz.

Nous croyons jusqu'ici que le danger principal résidait dans la progression lente mais persistante de l'oubli, d'un oubli qui risquait d'affecter la mémoire de notre temps en son centre névralgique, à savoir le souvenir d'Auschwitz. Certes, en perspective, ce danger existe toujours car à long terme rien n'est exclu quant à la perception qu'aura le futur de cet événement. Mais s'agissant de notre période où la génération qui a vécu cette tragédie est toujours là, à nos côtés, nos appréciations et nos analyses dans ce domaine doivent être plus nuancées et plus mesurées. Il est possible en effet que les tensions qui se cristallisent aujourd'hui autour de la mémoire des crimes et génocides nazis ne traduisent que de façon fort contradictoire les contractions qu'induisent généralement les tendances à l'oubli. Il est même fort possible que ces tensions expriment plutôt et peut-être surtout, les immenses difficultés et obstacles que rencontrent les nouvelles générations dans leurs tentatives - pas toujours visibles - pour s'approprier cette mémoire et pour en assumer les interpellations alors même que la 'génération témoin' est toujours présente. Plutôt donc qu'une tendance à l'oubli ou à une perte de mémoire, la situation actuelle exprimerait les difficultés et les tensions inhérentes à ce 'passage', à cette 'diffusion' du souvenir, à cette simulation de la mémoire historique à un moment charnière - à la charnière de plusieurs générations.

Si l'on veut que la situation actuelle n'aboutisse pas à la ruine de ce que représente la mémoire des crimes et génocides nazis - les négateurs et les néo-révisionnistes n'attendent que cela - il faut tout d'abord que dans un respect mutuel ces diverses mémoires commencent à se connaître elles-mêmes, à se connaître entre elles, pour se reconnaître enfin dans leur légitimité et fécondité propres. Ce travail n'est pas simple. Il implique un effort constant que chaque mémoire doit faire sur elle-même, car plusieurs écueils sont à éviter. Aucune d'entre elles ne doit se prévaloir d'un quelconque prééminence sur les autres, de même que chacune d'elles doit se méfier de ses 'pentes naturelles' et lutter contre sa tendance spontanée de vouloir imprimer au mouvement d'ensemble la direction que lui dictent ses présupposés, ses interprétations et ses objectifs. C'est par une telle collaboration que nous parviendrons à rendre productifs les enjeux

et les tensions de cette mémoire, car sans *enjeux externes* (c'est-à-dire sans actualisation) et sans *tensions internes* (c'est-à-dire sans dynamique), aucune mémoire ne pourrait survivre véritablement.

Mais ici comme précédemment - concernant l'antinomie histoire/mémoire - nous ne pourrions rendre productifs ces enjeux et ces tensions que par la constitution des 'milieux de mémoire' seuls capables de prendre en charge un tel travail d'écoute réciproque et d'apprentissage mutuel. C'est en tout cas un tel appel solennel qu'il faut lancer à l'adresse des survivants pour commencer et à tous ceux qui, pour des raisons multiples mais en connaissance de cause, se proposent d'assumer cet héritage de notre Temps que constitue la mémoire des crimes et génocides nazis.